

**Phénomènes célestes, miracles et apparitions :  
une interprétation miraculeuse de la croisade**

Armelle LECLERCQ

Université Aoyama Gakuin

14 pages

## **Phénomènes célestes, miracles et apparitions : une interprétation miraculeuse de la croisade**

Celestial phenomena, miracles and apparitions :  
a miraculous interpretation of the First Crusade

[Abstract : The First Crusade (1095-1099) is described as both an historical and a miraculous event. Chroniclers and writers of epics of the 12<sup>th</sup> or 13<sup>th</sup> centuries, in France and in the Middle East, do not agree about the interpretation of miracles. For some of them it is a forgery, for others the sign of God's intervention within History. This conflict in interpretation is the foundation for the consciousness of writing History.

Keywords : First Crusade, miracle, saint, chronicle, writing of History]

Une pauvre femme avait pris la sainte route avec une oie, instruite de je ne sais quels rudiments nouveaux bien au-delà de sa nature dépourvue de raison et qui suivait sa maîtresse en se dandinant. La renommée, volant avec la rapidité de Pégase, répandit par les châteaux et les villes la nouvelle que Dieu envoyait même des oies pour délivrer Jérusalem.

Guibert de Nogent (1998: 28)

Cette citation de Guibert de Nogent, interprétation quelque peu humoristique et critique d'un pseudo-miracle nous montre que, dans les récits concernant la première croisade (1095-1099), l'historien contemporain peut distinguer à l'intérieur d'une seule narration qui en est faite deux niveaux, d'une part un récit assez réaliste des événements (marche, combats, questions de ravitaillement, délibérations, processions religieuses, dates), d'autre part une histoire miraculeuse de l'expédition. On pourrait penser que pour les Francs de l'époque ces deux niveaux se superposent quasi totalement, alors que pour le lecteur d'aujourd'hui, il existe des faits d'une part, une perception miraculeuse des mêmes faits d'autre part. Pourtant, comme le prouve la citation, au sein même des œuvres médiévales, le débat fait rage et aboutit à un conflit interprétatif (dans les écrits) qui se surimpose au conflit réel (dans les faits).

C'est cette histoire complexe de la croisade, bien visible tant dans les chroniques des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles que dans les chansons de geste les plus historiques du premier Cycle de la croisade, celles du XII<sup>e</sup> siècle, que nous envisageons ici.

### **Le providentialisme et ses "preuves" cosmiques**

Au Moyen Âge, et singulièrement à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, domine une conception théologique de l'Histoire, le providentialisme. L'instance divine régit le destin – bon ou mauvais – des hommes ; Dieu écrit l'Histoire (Werner (1985: 118-145)). Il ne s'agit pas là d'une simple représentation. Les textes font concrètement surgir Dieu dans les batailles. L'auteur anonyme des *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum* (1924: 50), par exemple, décrit l'arrivée d'une troupe de secours, lors de la bataille de Dorylée, comme le résultat d'une intervention divine : "Mais Dieu tout-puissant, pitoyable et miséricordieux, ne permit pas que ses chevaliers périssent ou tombassent entre les mains de leurs ennemis, et il nous envoya ce secours en toute hâte".

Cette conception métaphysique des événements terrestres n'est évidemment pas spécifique aux relations de la croisade. Elle se trouve cependant décuplée par l'enjeu d'une guerre confessionnelle où l'adversaire est un adversaire religieux (Leclercq (2005: 77-100). Il paraît d'autant plus logique alors que Dieu s'engage dans les combats (Lacroix (1974: 461-470)). Répété par les textes, le cri des Croisés "*Diex le vel!*" (*La Chanson d'Antioche* (1977: 8631)) le suppose.

Tous les auteurs occidentaux se plaisent à souligner l'unicité de cet incroyable mouvement européen que constitue la croisade. De partout, des pèlerins se mettent en route pour l'expédition lointaine. Cette extraordinaire extension, ce succès de la croisade, sont perçus comme la preuve d'un dessein divin, ce dont témoigne Guibert de Nogent (1998: 86)<sup>1</sup> :

Que dirai-je de ceux qui sont partis, sans seigneur, sans prince, sous la seule impulsion de Dieu, non seulement hors de leur province natale et de leur royaume d'origine, mais au-delà même d'une multitude de nations intermédiaires qui parlaient toutes les langues, pour porter leurs camps et leurs armes depuis les bords de l'océan Britannique jusqu'au milieu de la terre ?

Selon cet historien du XII<sup>e</sup> siècle (Guibert de Nogent (1998: 328)), cette entreprise peu commune n'est menée que par la puissance du Seigneur : "Lui seul a conduit l'expédition, Lui seul l'a dirigée, Lui seul l'a corrigée, Lui seul a mené l'entreprise à son terme, Lui seul a étendu son royaume jusqu'à Jérusalem".

Instrument du vouloir divin, les Francs possèdent cette seule gloire d'avoir été choisis par Dieu (comme le prouve le titre de sa chronique, *Geste de Dieu par les Francs*). On ne peut guère aller plus loin dans la conception théologique de l'Histoire.

Dans ces conditions, quoi de plus normal que de voir apparaître des phénomènes célestes indiquant un acquiescement divin ou même venant directement en aide aux Croisés ? Foucher de Chartres (2001: 41 et 341) signale l'apparition de deux lueurs dans le ciel, respectivement à Héraclée et à Antioche :

Quand nous eûmes atteint la ville d'Héraclée, nous vîmes un prodige dans le ciel : il y parut en effet une lueur brillante et d'une blancheur resplendissante ayant la figure d'un glaive, dont la pointe était tournée vers l'Orient.

A cette époque nous vîmes une rougeur étonnante dans le ciel et nous sentîmes de plus un violent tremblement de terre qui nous glaça tous de frayeur. Plusieurs même aperçurent en outre un certain signe d'une couleur blanche, représentant une espèce de croix et se dirigeant en droite ligne vers l'Orient.

Ce qui, scientifiquement, constitue probablement un passage de météorites (donc des étoiles filantes) est interprété comme un signe de Dieu, d'autant plus que ces lueurs en forme de glaive ou de croix sont tournées vers l'Orient, semblant en étroite corrélation avec le but de la croisade (Rousset (1956: 27-35)).

Selon l'Anonyme, on observe même la chute directe d'une météorite sur l'armée turque (*Gesta Francorum* (1924: 138)). C'est sans doute la même lueur que chez Foucher de Chartres, mais ici elle semble avoir un impact réel, et, évidemment, elle frappe les ennemis. Dans le domaine épique, *La Chanson d'Antioche* (1977: 7244-49) relate à peu près la même chose :

*En l'autre nuit après, se l'estoire ne ment,  
Descendi uns esfoudres par devers Occident,  
El l'ost des Sarrasins caï hisdousement ;  
Molt en furent li nostre en grant effreement,  
Et li Sarrasin plus u l'esfoudres descent,  
Onques puis en cel liu n'orent herbergement.*

Enfin, selon Raymond d'Aguilers (1824: 287), Dieu envoie une pluie miraculeuse qui régénère soudain le courage des combattants. Il fait de surcroît opportunément apparaître un fleuve, au moment où les Sarrasins viennent de détruire puits et citernes (Raymond d'Aguilers (1824: 139)). Il accompagne donc la croisade de manifestations cosmiques. Ces modifications climatologiques et topographiques, réelles ou supposées, sont toutes perçues comme des miracles (Sigal (1985)). Les auteurs cependant sur ce terrain diffèrent, certains relatant nombre de signes, comme Raymond d'Aguilers, alors que d'autres sont plus mesurés.

### **Les apparitions de saints**

Des apparitions de personnes viennent confirmer cette prégnance du miraculeux. Chroniques et chansons de geste occidentales font intervenir rien moins que l'armée des saints. C'est un motif bien répertorié, tout droit issu de la Bible (Deschaux (1987: 431-443) ; Dickman (1974)). Selon Raymond d'Aguilers (1824: 56-57), il se produit une démultiplication surnaturelle des troupes :

Les chevaliers s'étant donc formés en six corps, Dieu les multiplia au point que ceux qui, avant de s'être rangés en bataille, paraissaient faire une troupe de sept cents hommes tout au plus, étaient, à la suite de ces dispositions, plus de deux mille, au dire des hommes de tout rang.

L'Anonyme et ses continuateurs précisent l'identité de cette milice divine. Ses chefs sont saint Georges, saint Mercure et saint Démétrius. La bataille d'Antioche est ainsi retranscrite par l'Anonyme (*Gesta Francorum* (1924: 154)):

On voyait sortir de la montagne des troupes innombrables, montées sur des chevaux blancs, et blancs étaient aussi leurs étendards. A la vue de cette armée, les nôtres ne savaient ce qui arrivait ni quels étaient ces soldats, puis ils reconnurent que c'était un secours du Christ, dont les chefs étaient saint Georges,

Mercuré et Démétrius. Ce témoignage doit être cru, car plusieurs des nôtres virent ces choses.

L'armée des saints est décrite de façon très traditionnelle ; elle se distingue par ses attributs blancs et ressemble aux armées célestes présentes dans l'Ancien Testament (*Macchabées* notamment). On remarquera que l'auteur insiste sur la véracité du miracle. Les saints ici mentionnés sont en fait les saints patrons des armées byzantines. Cette armée des saints surgit aussi dans la matière épique. *La Chanson d'Antioche* (1977: 2179, 2782-96) relate l'intervention de *saint Jorges* et *sains Domistres* (Démétrius) au *vals de Gurhénie* (Dorylée), à Nicée, puis à Antioche où ils sont épaulés par *saint Morisses* et *saint Mercures* :

*Jo quit bien que il furent plus de .V. cent millier.  
Plus sont blanc que li nois qui ciet après fevrier ;  
Saint Jorges fu devant tot droit el chief premier,  
Et li ber saint Morisses c'on tint por bon gerrier,  
Domitres et Mercures, ço sont gonfanonier. [...]  
Mais li vesques del Pui les prant a rehaitier :  
"Baron ne dotés mie, cist nos viennent aidier,  
Ço sont li angles Deu que je vos dis des ier".*

*La Chanson d'Antioche* (1977: 9061-65, 9069-71)

Immense, immaculée comme la neige, l'armée des saints effraie presque les Francs que l'évêque du Puy doit rassurer. C'est exactement l'aide céleste qu'il avait prévue. Reprenant le motif, *La Chanson de Jérusalem* (1992: 809-814) l'amplifie en ajoutant saint Denis et sainte Barbe. La troupe céleste multiplie donc les apparitions pour venir en aide aux Francs.

Pour compléter cette expérience mystique de la croisade, certains saints ont des rôles particuliers. Parmi tous les saints combattants, il faut distinguer saint Georges défini par certaines chroniques comme le saint patron des Croisés<sup>2</sup>. Il a une place dominante dans *La Chanson de Jérusalem* (1992: 5077-92), épaulant rien moins que Godefroi de Bouillon, dont on vient d'abattre le cheval.

A la vision lointaine de troupes de saints succède une intervention directe et individualisée du personnage : en pleine bataille, saint Georges encourage de la voix Godefroi de Bouillon. Il porte secours à Pierre l'Ermite, l'un des initiateurs de la croisade, qu'il tire selon les textes des mains des Sarrasins : "*Sains Jorges descendi si l'a des prisonnet / Et Pieres sali sus s'a son cors conraet*" (*La Chanson de Jérusalem* (1992: 9384-85)). Grâce à saint Georges, Pierre parvient à quitter le camp du Sultan de Perse. C'est l'intervention d'un saint qui dans ce passage-ci permet la libération d'un personnage historique. La présence d'éléments hagiographiques dans le domaine de la chanson de geste est traditionnelle, mais le premier Cycle de la croisade en fait un usage très amplifié. Rappelons d'ailleurs que *La Chanson d'Antioche* (1977: 67) se présente dès son prologue comme un *saintisme sermon*.

Saint Georges intervient aussi dans une identification d'objets très concrets retrouvés par les Francs : des reliques. Selon Raymond d'Aguilers, les Francs souhaitent identifier des reliques anonymes découvertes à l'église saint Léonce de Tripoli, à côté des reliques de plusieurs saints identifiés (Cyprien, Epimaque, Léonce et Jean Chrysostome). Ils ont été menés à ces reliques par une apparition dont a été témoin le prêtre Pierre Didier, mais

sont en peine pour identifier certains restes. Le chroniqueur Raymond d'Aguilers (1824: 133) en personne suggère de laisser quelqu'un une nuit dans l'église afin d'obtenir une révélation du saint à qui appartiennent ces résidus corporels (selon une démarche proche du rite d'incubation<sup>3</sup>). C'est saint Georges qui apparaît au prêtre demeuré là ; il lui tient alors ce discours :

"Pourquoi n'as-tu pas enlevé mes reliques avec celles des autres ?" Et le prêtre lui dit : "Qui êtes-vous, Seigneur ?" Et le jeune homme : "Ne sais-tu pas qui est le porte-bannière de cette armée ?" [...] Et alors le prêtre dit : "Seigneur, on dit que saint Georges est le porte-bannière de cette armée." Et alors le jeune homme : "Tu as bien dit ; je suis saint Georges en effet. Prends donc mes reliques et dépose-les avec les autres".

Ce ne sera pas le seul objet matériel découvert par les Francs et c'est dans ce passage vers le concret que la bataille interprétative va naître.

### **Signes tangibles et bataille interprétative**

Par-delà les phénomènes naturels et les visions subjectives, le miraculeux médiéval aime en effet les signes tangibles. La foi médiévale se régale de preuves matérielles, telles les croix qui apparaissent comme tatouées sur les corps de Francs naufragés qui s'étaient embarqués au port de Brindes. Foucher de Chartres (2001: 330) narre ainsi l'épisode :

Quatre cents individus environ de l'un et l'autre sexe périrent noyés ; mais on eut promptement à faire retentir à leur occasion des louanges agréables au Seigneur, ceux en effet qui furent spectateurs de ce naufrage, ayant recueilli autant qu'ils le purent les cadavres de ces hommes déjà privés de vie, trouvèrent, sur les omoplates de certains d'entre eux, des marques représentant une croix, imprimée dans les chairs. Ainsi donc le Seigneur voulut que ces gens, morts à l'avance pour son service, conservassent sur leur corps, comme un témoignage de leur foi, le signe victorieux qu'ils avaient pendant leur vie porté sur leurs habits et que ce miracle fût connaître clairement à tous ceux qui le virent que ces gens avaient à bon droit joui, au moment de leur trépas, de la miséricorde divine, et mérité d'obtenir le repos éternel.

Les croix sont comme passées de l'habit à la chair même des pèlerins. Le symbole est clair. Le chroniqueur l'appuie d'une glose aussi longue que sa description propre. Il faut dire qu'en matière de miracle, l'interprétation a une importance primordiale. D'ailleurs, tous les auteurs de l'époque sont loin d'être convaincus. Voici ce qu'écrit Guibert de Nogent (1998: 330) en critiquant les notes de Foucher de Chartres :

Celui qui a écrit ces choses, s'il est encore en vie, doit s'interroger avec soin sur la réalité du fait. Car lorsque le bruit de l'expédition a commencé de se répandre dans les nations chrétiennes, lorsque l'on proclama par tout l'empire romain que la volonté divine seule pouvait mener une telle entreprise à bien, nombreux furent les hommes de la plus basse condition, et même les femmes de mauvaise vie, qui

usurpèrent ce miracle à leur profit en employant n'importe quels moyens. Celui-là faisait étalage de raies bien visibles composant une croix, tracées sur sa peau avec un peu de son sang [...]. Tel autre utilisait du jus de fruit frais, ou toute espèce de teinture, pour dessiner l'image de la croix sur un point quelconque de son corps ; et comme on a coutume de se peindre le dessous des yeux avec du fard, ainsi certains offraient-ils sur eux-mêmes, peinte en vert ou en rouge, l'illusion frauduleuse d'un spectacle divin.

Guibert de Nogent tourne en ridicule ce miracle en l'assimilant donc à une possible supercherie et taxe Foucher de Chartres de crédulité. L'authenticité des miracles est sujette dès cette époque à vive discussion. Il n'empêche qu'en revanche leur existence ne suscite guère de doute, on discute seulement de la véridicité de tel ou tel fait précis.

Le grand miracle de l'expédition sera le surgissement d'un objet matériel, la Sainte Lance. Événement mystique central de la première croisade, la découverte de la Sainte Lance, narrée par tous les textes, relance l'enthousiasme des Croisés à cet instant crucial où, assiégés dans Antioche, en proie à la famine, ils commencent à ressentir des doutes sur l'issue de leur aventure en Orient.

Selon la légende, Saint André apparaît à cinq reprises à Pierre Barthélemy, un simple pèlerin provençal. Voici ce que relate la version de l'Anonyme (*Gesta Francorum* (1924: 132-135)) :

Il y avait un pèlerin de notre armée, Pierre était son nom, à qui, avant notre entrée dans la ville, l'apôtre saint André apparut en lui disant : "Que fais-tu, mon brave ?" – "Toi, qui es-tu ?" répondit-il. L'apôtre lui dit : "Je suis l'apôtre André. Apprends, mon fils, que quand tu entreras dans la ville, si tu te rends à l'église Saint-Pierre, tu y trouveras la lance de notre Sauveur Jésus-Christ, par laquelle il fut blessé lorsqu'il était suspendu au gibet de la croix." Après avoir dit ces mots, l'apôtre disparut. Cet homme, craignant de révéler le conseil de l'apôtre, s'abstint d'en faire part à nos pèlerins. Il pensait qu'il n'avait eu qu'une vision et il lui dit : "Seigneur, qui pourrait le croire ?" A l'heure même, saint André le prit et le conduisit à l'endroit où la lance était cachée dans la terre.

C'est désormais saint André qui a une influence concrète sur le cours de l'Histoire<sup>4</sup> en délivrant aux Francs un signe tangible de sa venue, la Sainte Lance<sup>5</sup>. L'action du saint et les indications fournies aux Francs par Pierre mèneront évidemment à la découverte d'une lance au lieu dit. S'attardant longuement sur cette scène hagiographique, Raymond d'Aguilers (1824: 69-70) fait une description plus précise de la révélation matérielle :

Il y avait dans l'église deux lampes qui répandaient autant de lumière que s'il eût fait jour en plein midi ; il me dit : "Attends ici" et m'ordonna de m'appuyer sur la colonne qui était la plus proche des marches par lesquelles on monte à l'autel du côté du midi, et son compagnon se tint loin devant les marches de l'autel. Etant alors entré sous terre, saint André en retira la lance et la remit entre mes mains [...]. Comme je la tenais en main, versant des larmes de joie, je lui dis : "Seigneur, si vous le voulez, je la porterai et la remettrai au comte" et il me répondit : "Tu le feras sans le moindre retard, aussitôt après que la ville sera prise ; alors tu viendras avec douze hommes, et tu la chercheras en ce lieu d'où je l'ai tirée, et où je vais la renfermer". Et il la renferma.

Il évoque ensuite les craintes de Pierre Barthélemy concernant sa position sociale afin de souligner encore davantage le choix de Dieu<sup>6</sup>.

Cette Sainte Lance, historiquement trouvée (que l'objet soit ou non authentique, bien sûr – découverte en 1098 à Antioche, elle serait celle avec laquelle on aurait percé le flanc du Christ en croix) est aussi bien présente dans le domaine épique. *La Chanson d'Antioche* (1977: 7204-16) prend donc tout le temps de faire parler à ce sujet Pierre Barthélemy, qui s'adresse à l'évêque du Puy et aux prêtres rassemblés pour l'entendre :

*"Me dormoie en mon lit, la fors enmi ces prés,  
Devant moi vint uns hon qui molt ot grant beltés  
Et fu, en droit batesme, sains Andrius apelés.  
Si me dist : "Bels amis, un petit m'escoutés,  
La dedens Anthioce quant vos i enterrés,  
Va au moustier saint Piere qui del ciel tient les clés,  
La troveras le lance de coi Dex fu navrés  
Et en le sainte crois travelliés et penés.  
Quant li ber m'ot ce dit, lors se fu esconsés.  
El demain par matin, quant jo me fui levés,  
Quidai ce fust fantosmes, longement est remés.  
A nuit, en ceste nuit, est a moi retornés,  
Si m'a mostré le liu u vos le troverés."*

La plupart des auteurs considèrent la Sainte Lance comme authentique. Raymond d'Aguilers (1824: 75), le chapelain du comte de Saint-Gilles, fait même jouer sa fonction testimoniale : il se décrit comme ayant été l'un des premiers à toucher l'objet miraculeux: "et moi qui écris ceci, au moment où l'on ne voyait encore que la pointe paraître au-dessus de la terre, je la baisai". Aucune substitution malhonnête n'aurait donc été possible. Soutenant une position originale à l'inverse, Foucher de Chartres (2001: 54) émet de sérieux doutes quant à ce prodige :

Après la prise de la cité d'Antioche, il arriva qu'un certain homme trouva une lance qu'il assurait avoir tirée d'une fosse où elle était enfouie dans l'église du bienheureux Pierre, et être celle dont Longin perça les côtes de Notre Seigneur. Il disait que l'existence de ce saint trésor lui avait été révélée par l'apôtre André, que cet apôtre lui était apparu par trois fois, et que, d'après ses instructions, il avait creusé le pavé de l'église à l'endroit même désigné par sa vision et trouvé cette lance que peut-être on y avait adroitement cachée. Cet homme découvrit d'abord sa vision à l'évêque du Puy et au comte Raimond. L'évêque croyait toute cette histoire fausse ; le comte Raimond, au contraire, se flattait qu'elle était vraie.

On note là encore chez les contemporains des avis divergents sur le miracle, l'évêque du Puy, autorité morale de la croisade jusqu'à sa mort, n'y croyant pas (de même que le chroniqueur Foucher), le comte de Saint-Gilles au contraire valorisant l'appui divin au cœur de ce conflit religieux qu'est la croisade.

Foucher par ses doutes rejoint les chroniqueurs arabes qui, bien sûr, interprètent les faits comme une supercherie. L'historien Ibn al-Athîr s'en donne à cœur joie :



Il y avait aussi un moine dont l'autorité était grande, un fin matois qui leur affirma qu'une lance du Messie était enterrée dans le Qusyân [l'église Saint-Pierre d'Antioche], un grand édifice d'Antioche. Le moine leur déclara : "Si vous la trouvez, vous vaincrez ; sinon, c'est la mort certaine." Il avait auparavant enterré une lance en un certain lieu et effacé toutes les traces. Il leur ordonna de jeûner et de faire pénitence pendant trois jours ; le quatrième il les fit entrer dans l'édifice avec leurs domestiques et leurs ouvriers, qui creusèrent partout et trouvèrent la lance, comme il l'avait annoncé. Alors le moine proclama : "Exultez ! La victoire est certaine !" Gabrieli (1997: 30)

Mais revenons aux Francs : ces hésitations historiques sur le statut de la Sainte Lance mènent à l'ordalie. Selon Raymond d'Aguilers (1824: 338-40), c'est Pierre Barthélémy lui-même qui, ulcéré par l'attitude dubitative de ses interlocuteurs, propose de s'en remettre au jugement de Dieu : il traversera un brasier avec la lance d'où il sortira sain et sauf s'il a dit vrai. Le chroniqueur (Raymond d'Aguilers (1824: 341)) adjoint alors un nouveau miracle, censément attesté par plusieurs témoins :

[Un chevalier] vit, avant que Pierre n'entrât dans la flamme, un homme portant un vêtement sacerdotal, et ayant une chasuble repliée sur la tête [...]. Après que Pierre Barthélemy fut sorti du feu, si bien que sa tunique ne fut point brûlée, et qu'on ne put non plus découvrir aucun indice de la moindre atteinte sur la pièce d'étoffe très fine avec laquelle on avait enveloppé la lance du Seigneur, le peuple se jeta sur lui, lorsqu'il eut fait sur tout le monde le signe de la croix, avec la lance du Seigneur et crié à haute voix *Dieu nous aide*, le peuple, dis-je, se jeta sur lui, le renversa à terre, et il fut foulé aux pieds au milieu de cette immense multitude, chacun voulant le toucher, ou prendre quelque chose de son vêtement, pour s'assurer que c'était bien lui. On lui fit ainsi trois ou quatre blessures dans les jambes, en lui enlevant des morceaux de chair, on lui brisa l'épine du dos et on lui enfonça les côtes.

Voyant Pierre Barthélemy ressortir indemne, les Croisés se ruent sur lui. Selon la version de Raymond d'Aguilers, ils sont si émerveillés par ce miracle qu'ils malmènent le pauvre homme et déchirent ses vêtements. Raymond Pelet doit l'extraire de la foule pour éviter qu'il ne périsse étouffé. Pierre Barthélemy explique alors que l'apparition, surgie au centre du foyer, n'était autre que le Seigneur venu à lui pour le rassurer. On constate ensuite que son corps n'est pas atteint, ce qui confirme l'authenticité de la Sainte Lance. Pierre meurt pourtant quelques jours plus tard. Pour les chroniqueurs non convaincus par l'ordalie, il est mort de ses brûlures ; voici ce qu'écrivit par exemple Foucher de Chartres (2001: 54-55) :

[...] l'homme qui avait trouvé la lance passa vite et résolument au milieu du brasier enflammé. On reconnut aussitôt qu'en le traversant, cet homme, comme il arrivait à tout vrai coupable, avait eu la peau brûlée par la flamme, et l'on présuma promptement que quelque partie intérieure de son corps devait être mortellement endommagée ; cela fut bientôt clairement confirmé par la fin de ce criminel imposteur, qui mourut le douzième jour des douleurs de sa brûlure.

A l'inverse, pour Raymond d'Aguilers, la cause de son décès est l'inconsidéré piétinement de la foule qui a mis à mal l'homme choisi par Dieu<sup>7</sup>. On voit donc que l'ordalie elle-même censée servir de preuve définitive est cependant sujette à interprétations divergentes.

### **Un revenant ou *quod erat demonstrandum***

Pour appuyer les saints, d'autres personnages vont aussi apparaître : des revenants. Très facilement reconnaissables par les témoins à qui ils se manifestent, les revenants ont toute l'autorité morale de ceux qui ont franchi la ligne de l'au-delà (Schmitt (1994)). Dans la chronique de Raymond d'Aguilers (1824: 290-292) très prodigue en histoires miraculeuses, c'est encore Pierre Barthélemy qui, dans la cathédrale Saint-Pierre d'Antioche, aperçoit l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, alors décédé, en solide compagnie puisque ce dernier est accompagné de saint André et de Jésus et lui tient les propos suivants :

"J'ai péché gravement, après que la lance du Seigneur a été découverte. C'est pourquoi j'ai été conduit dans l'Enfer, et là j'ai été flagellé très rudement, et ma tête et mon visage ont été brûlés [...]. Si [Bohémond] doute des choses que je te dis, qu'il ouvre mon sépulcre, et il verra ma tête et mon visage brûlés".

Pour confirmer le miracle, il a fallu l'ordalie, pour confirmer le sens de l'ordalie, il faut rien moins qu'une apparition de revenant. En effet, ayant douté de l'authenticité de la Sainte Lance, l'évêque du Puy se retrouve la face brûlée pour ses péchés<sup>8</sup>. Cela confirme bien dans la version de Raymond d'Aguilers (1824: 334) la thèse de l'authenticité de la Sainte Lance. Accompagné de saint Nicolas, l'évêque du Puy se montre aussi à un prêtre nommé Pierre Didier et réitère ses conseils en matière de foi :

"Je suis maintenant en chœur avec le bienheureux Nicolas ; mais comme j'ai douté de la lance du Seigneur, moi qui aurais dû croire plus que tout autre, j'ai été conduit en Enfer, et là mes cheveux sur la partie droite de ma tête, et la moitié de ma barbe ont été brûlés, et quoique je ne sois pas en voie de châtement, cependant je ne pourrai voir Dieu clairement que lorsque mes cheveux et ma barbe auront repoussé comme ils étaient auparavant".

On voit quel châtement est réservé aux incrédules. L'évêque apparaît aussi au prêtre Etienne de Valence cette fois, pour préconiser l'usage de la Vraie Croix (un deuxième objet miraculeux) comme étendard<sup>9</sup> :

"Pourquoi as-tu négligé une première et une seconde fois ce que je t'ai dit au sujet de la croix, en présence de notre souveraine et mère la bienheureuse Marie, toujours vierge ? Je parle de la croix que je faisais toujours marcher devant moi, afin qu'elle fût portée à l'armée. Quelle bannière vaut mieux que la croix ?".

Raymond d'Aguilers (1824: 347-48)

Comme preuve matérielle de sa venue, il confie à Etienne un anneau destiné à être remis au comte de Saint-Gilles. Un troisième objet miraculeux pénètre ainsi dans la réalité.

Rythmant toute la chronique, ces interventions du revenant, qui semble mener une véritable seconde vie *post mortem*, ponctuent les étapes de la croisade<sup>10</sup>. Elles dévoilent l'emprise spirituelle de l'évêque du Puy sur les Francs. Peut-être incarne-t-il aussi un type de miraculeux plus simple, plus proche que les figures hiératiques de saints. En tout cas, prêtant foi au miracle, le chroniqueur Raymond d'Aguilers appuie sa thèse par cette preuve *a posteriori*, preuve qu'il pense irréfutable.

### **Godefroi de Bouillon thaumaturge**

Le miracle va même pour finir toucher les barons de la croisade. Ces personnages historiques menant à bien une œuvre perçue comme divine vont bien sûr être marqués du sceau de Dieu. Mais chaque chroniqueur chante seulement les louanges de celui auquel il est affilié et les auteurs s'opposent ainsi les uns aux autres, en dévalorisant les barons adverses. Pour ne pas allonger le propos, nous citerons seulement les passages élogieux. Pour l'Anonyme (*Gesta Francorum* (1924: 18-19)), c'est Bohémond de Sardaigne le saint homme :

De son côté, Bohémond le Victorieux, qui se trouvait au siège d'Amalfi du Pont-Scaphard, apprenant la venue d'un peuple chrétien innombrable, composé de Francs, résolu à se rendre au sépulcre du Seigneur et, prêt à livrer bataille à la gent païenne, fit rechercher exactement de quelles armes ce peuple se servait au combat, quel emblème du Christ il portait en chemin, quel cri de ralliement il poussait dans les batailles. Il lui fut répondu dans le même ordre : "Ils ont des armes convenables à la guerre ; sur l'épaule ou entre les deux épaules ils portent la croix du Christ ; leur cri : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* est poussé par tous d'une seule voix." Aussitôt, incité par l'Esprit-Saint, Bohémond ordonna de découper un précieux manteau qu'il portait et en fit distribuer les morceaux découpés en croix.

On a là un type de récit proche de l'hagiographie : tel saint Martin, Bohémond distribue les pièces de son manteau. Dans la chronique de Raymond d'Aguilers (1824: 239-240) , c'est la vie même du comte de Saint-Gilles qui est préservée grâce à un miracle ; ce dernier est en effet gravement malade et un comte de Saxe se présentant comme envoyé par saint Gilles en personne lui fait passer le message suivant de la part de son saint patron :

"Sois tranquille, tu ne mourras pas de cette maladie ; j'ai obtenu de Dieu un délai, et je serai toujours avec toi." Le comte était assez disposé à le croire, et cependant il fut tellement accablé par le mal, qu'on le déposa de son lit sur la terre, ayant à peine un souffle de vie. Aussi l'évêque de la ville d'Orange lui dit l'office comme s'il était déjà mort, mais la clémence divine, qui l'avait fait chef de son armée, l'enleva soudainement au trépas et lui rendit la santé.

Le saint patron du comte l'aurait ainsi sauvé de la maladie. Mais c'est le cycle épique qui élabore la plus belle figure de baron inspiré à travers le portrait de Godefroi de Bouillon<sup>11</sup>. Il faut dire que ce cycle a été écrit pour célébrer la maison de Boulogne-Bouillon. Godefroi de Bouillon y possède une dimension christique. Il accomplit en

effet un miracle : il rend la vue à un aveugle, un Sarrasin gardien d'un palais (qui se fera baptiser juste après) :

*Cil qui li palais fu tint en sa main le clé,  
Ne vit goute des iex lumiere ne clarté [...].  
Quant il oï le duc, merchi li a crié :  
"Gentius Frans, ne m'ocire, jo voel crestienté !"  
Quant li dus l'entendi s'a pres de lui alé.  
Le paile qu'il tenoit li a el vis jeté :  
"Tien," dist il, "or le garde, jo t'ai asseüré."  
Si tost con il le paile ot as iex adésé  
De maintenant li furent ens el ciefl'alumé.  
Grant joie ot en son cuer, si l'a al duc conté  
Qu'il n'avoit veü goute bien a .XXX. ans passé  
Et ore a par cel palie lumiere recovré.  
Quant li bons dus l'entent, s'en a Deu aoré.  
La Chanson de Jérusalem (1992: 4914-15, 4918-28)*

Le passage rappelle bien sûr la guérison des deux aveugles de Jéricho par Jésus dans les Evangiles. *La Chanson de Jérusalem* fait donc de Godefroi de Bouillon un héros thaumaturge. De plus, ce dernier ne consent à prendre sa fonction qu'une fois qu'elle a été refusée par chacun des autres barons. Sa proximité avec le miracle est telle qu'il est désigné roi de Jérusalem par un phénomène surnaturel ; alors que tous les barons sont réunis dans le Temple de Salomon, un orage vient allumer le cierge du seul Godefroi :

*Es vos .I. grant tonnoire par mi le maistre tor  
Que tot nos barons fist caïr jus en pasmor.  
Après vint uns esclistres, par issi grant rador  
Que il esprist le cierge qui fu a cel segnor  
Qui Dex voloit doner le roïame et l'onor  
De terre de Surie, por tenir en valor.  
  
A la clarté del cierge qui est grans alumee  
Revint cuers a no gent qui est espeüree.  
Virent le cierge au duc jeter grant embrasee  
Que Dex i envoia par bone destinee.  
La Chanson de Jérusalem (1992: 5255-64)*

Ce miracle fait songer au miracle du feu pascal s'accomplissant traditionnellement au Saint Sépulcre (Canard (1965: 13-43)). Il faut ajouter que Godefroi avait déjà dans la chanson de geste été désigné par un présage. On l'avait en effet vu abattre trois escoufles, sauvant ainsi deux colombes poursuivies par ces rapaces (Leclercq (2009: 153-162)). Grâce à Godefroi, les colombes du Saint-Esprit (les Francs) sont protégées des rapaces (les Sarrasins) tombés près de "*le sinagoge Mahon et Tervagant*" (la mosquée). Le coup d'arc de Godefroi de Bouillon est prophétique et miraculeux, les Francs l'ont compris dans *La Chanson de Jérusalem* (1992: 1438-40): *Li dus maine*

*grant joie, François en vont riant ! / Li pluisor sevent bien qu'il va senefiant : / C'est grans senefiance que Dex lor va mostrant.*

L'interprétation chrétienne qui en est faite par les textes se trouve de plus relayée par le camp sarrasin dont les devins énoncent des prédictions ; Lucabel dit ainsi (*La Chanson de Jérusalem* (1992: 1509-12)) : "*Cil qui cest trait a fait ert de grant segnorie. / Rois ert de Jursalem, si l'avra en baillie : / Desci qu'en Anthioce corra s'avouerie!*" Comme semble le reconnaître le Sarrasin Lucabel, ce miracle annonce déjà le futur couronnement de Godefroi de Bouillon. On remarque donc que chaque auteur met en avant son propre baron en développant une interprétation fort subjective de la croisade.

Ainsi, des auteurs eux-mêmes aux acteurs de la croisade, tous sont touchés par la grâce du miracle. Le miraculeux régit tous les niveaux de l'Histoire telle qu'elle est conçue à cette époque : motif d'écriture, insertion dans le récit réaliste (détails climatiques, objets magiques), expansion dans le récit subjectif (visions, apparitions de saints, de revenants), métamorphose et développement de personnages historiques atteignant la hauteur de la légende. La croisade, conflit religieux s'il en est, incite grandement à cette interprétation miraculeuse de tous les petits faits de la réalité historique.

*In fine*, les auteurs diffèrent néanmoins dans leur appréhension tant de la réalité que du miracle. C'est paradoxalement dans une chronique historique, celle d'un témoin oculaire en plus, Raymond d'Aguilers, que se trouve l'interprétation miraculeuse la plus élaborée de la croisade. Son ouvrage est peuplé d'apparitions qui forment une sorte de contrepoint interprétatif aux faits. Les autres œuvres en font un usage plus modéré, avec de temps à autre une vision critique (chez Guibert de Nogent, chez Foucher de Chartres) montrant qu'il existe une limite à la crédulité et à la perception religieuse des faits. Dans cette bataille interprétative, avec la sélection de récits crédibles face à des récits douteux, existe sans doute, notamment chez Guibert de Nogent, la conscience d'écrire l'Histoire.

## Bibliographie :

- CANARD Marius (1965). "La destruction de l'église de la Résurrection par le calife Hakim et l'histoire de la descente du feu sacré". *Byzantion*. 35.
- LA CHANSON D'ANTIOCHE (1977). Duparc-Quioic Suzanne (éd.). Paris: Geuthner.
- LA CHANSON DE JERUSALEM (1992). Thorp Nigel R. (éd.). Tuscaloosa: University of Alabama Press. (*The Old French Crusade Cycle* ; vol. VI)
- CHRONIQUES ARABES DES CROISADES (1997). Gabrieli Francesco (trad.) et Pâques Viviane (trad.). Paris: Sindbad.
- DENOËL Charlotte (2004). *Saint André. Culte et iconographie en France (V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>)*. Paris: Ecole des Chartes.
- DESCHAUX Robert (1987). "Le merveilleux dans la Chanson d'Antioche". *Senefiance*. 20.
- DICKMAN A. J. (1974). *Le Rôle du surnaturel dans les chansons de geste*. Genève: Slatkine Reprints.
- DIDI-HUBERMAN Georges (1994). *Saint Georges et le dragon : versions d'une légende*. Paris: A. Biro.
- DUCHET-SUCHAUX Gaston et PASTOUREAU Michel (1994). *La Bible et les saints*. Paris: Flammarion.
- DUPRONT Alphonse (1963). "La spiritualité des croisés et des pèlerins d'après les sources de la première croisade". In *Pellegrinaggi e culto dei santi in Europa, fino alla la crociata*. Todi: Accademia tudertina.
- FOUCHER DE CHARTRES (2001). *Histoire de la croisade, Le récit d'un témoin de la première croisade*. Guizot François (trad.). Paris: Cosmopole.
- GESTA FRANCORUM ET ALIORUM HIEROSOLIMITANORUM (HISTOIRE ANONYME DE LA PREMIERE CROISADE) (1924). Bréhier Louis (éd et trad.). Paris: Champion.
- GIESE W. (1988). "Die Lancea Domini von Antiochia (1098-1099)". *Fälschungen im Mittelalter*. (Hannover) vol. 5.
- GUIBERT DE NOGENT (1998). *Geste de Dieu par les Francs*. Garand Marie-Cécile (trad.). Turnhout: Brepols.
- LACROIX Benoît (1974). "Deus le volt ! La théologie d'un cri". In *Mélanges E.R. Labande*. Poitiers: CESC.M.
- LECLERCQ Armelle (2005). "Temps historique et temps sacré : deux chroniqueurs de la première Croisade face à la prise de Jérusalem". In BAUMGARTNER Emmanuèle (éd.) et HARF-LANCNER Laurence (éd.). *Dire et penser le temps dans l'historiographie médiévale (XII<sup>e</sup> –XV<sup>e</sup> siècles)*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- LECLERCQ Armelle (2009). "Une narration imagée de la croisade : le cas du manuscrit BN fr 786". *Aoyama Gakuin Bungakubu Kiyō*. (Tokyo)
- LECLERCQ Armelle (2009). "Oiseaux épiques : l'exemple du premier Cycle de la croisade". *Senefiance*. (Aix-en-Provence) n°54.
- MORRIS Colin (1984). "Policy and visions : the Case of the Holy Lance at Antioch". In GILLINGHAM J. et HOLT J.C.. *War and government in the Middle Ages, Essays in honour of J.O. Prestwich*. Cambridge: Boydell Press.
- RAYMOND D'AGUILERS (1824). *Histoire des Francs qui ont pris Jérusalem*. Guizot François (trad.). Paris: J. Brière.

- ROUSSET Paul (1956). "Le sens du merveilleux à l'époque féodale". *Le Moyen Âge*. 72.
- RUNCIMAN Steven (1950). "The Holy Lance found at Antioch", *Analecta Bollandiana*. 68.
- SCHMITT Jean-Claude (1994). *Les Revenants, les vivants et les morts dans la société médiévale*. Paris: Gallimard.
- SIGAL Pierre-André (1985). *L'Homme et le miracle dans la France médiévale (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*. Paris: Le Cerf.
- TOUATI Franz-Olivier (2000). *Vocabulaire historique du Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam)*. Paris: La Boutique de l'Histoire.
- WERNER K. F. (1985). "Les structures de l'histoire à l'âge du christianisme". *Histoire de l'historiographie*. Kalamazoo: Medieval Institute Publications

<sup>1</sup> Dans l'esprit des contemporains, l'arrivée de tous les peuples à Jérusalem est le prélude au retour glorieux du Christ à la fin des temps (Dupront (1963: 449-483)).

<sup>2</sup> Le corps de saint Georges se trouve dans une église de Ramla selon l'Anonyme (*Gesta Francorum* (1924: 192)) : "Tout près se trouvait une église vénérable dans laquelle repose le corps très précieux de saint Georges, car c'est là que les païens perfides lui ont fait subir un heureux martyre pour le nom du Christ". De fait, une église a été élevée non loin de Ramla, à Lydda, par Justinien en l'honneur de saint Georges (Didi-Huberman (1994)).

<sup>3</sup> Incubation : pratique héritée de l'Antiquité, encore attestée durant le haut Moyen Âge, qui consiste à passer la nuit dans un sanctuaire auprès des reliques d'un saint afin d'en obtenir la guérison durant le sommeil (Touati (2000: 159)).

<sup>4</sup> Saint André, frère aîné de saint Pierre, pêcheur sur le lac de Tibériade, est le premier apôtre à suivre le Christ. Il a été crucifié sur une croix en sautoir et a, durant sa vie, accompli de nombreux miracles. Son caractère de saint thaumaturge et sa prééminence dans le culte chrétien font sans doute qu'il est associé au miracle de la Sainte Lance (Duchet-Suchaux et Pastoureau (1994: 23) ; Denoël (2004)).

<sup>5</sup> Il s'agit de la lance dont un centurion romain (anonyme, dans les Évangiles) a percé le flanc du Christ pour vérifier sa mort. Voir *Matthieu* (27, 54), *Marc* (15, 39) et *Jean* (19, 33-34). Selon la légende, ce centurion aveugle, nommé Longin (du grec *λόγχη*, la lance), aurait recouvré la vue en se frottant les yeux de sa main, où avait coulé le sang rédempteur. Il se serait alors converti au christianisme et serait mort en martyr à Mantoue. La lance trouvée par les Francs a été offerte par Raymond à Alexis quand il a visité Constantinople en 1100. On perd sa trace par la suite. Il faut dire que Constantinople possédait déjà une Sainte Lance, bien plus ancienne, puisqu'elle avait été apportée à Sainte-Sophie en 614 (Runciman (1950: 197-209) ; Giese (1988: 485-504) ; Morris (1984: 33-45)).

<sup>6</sup> Pierre Barthélemy est chargé par saint André de donner au comte une lettre (encore un objet matériel !) ; son ignorance du latin fait qu'elle est considérée comme authentique (Raymond d'Aguilers (1924: 279)) : "Et cette épître est celle-ci : "Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu. Que, tous les jours, les clercs chantent devant la lance cette hymne : *Luxtra sex quae jam peracta* ; et lorsqu'ils auront dit : *Agnus in crucis levatur immolandum stipite*, qu'ils fléchissent les genoux et qu'ils finissent leur hymne. Lorsque l'évêque d'Orange et moi nous demandâmes à ce jeune homme s'il connaissait les lettres, il nous répondit "je ne les connais pas", pensant que, s'il disait les connaître, nous ne le croirions pas".

<sup>7</sup> Guibert de Nogent (1998: 225-226), lui, fait directement mourir Pierre Barthélemy dans le piétinement.

<sup>8</sup> La punition des incrédules fait fréquemment partie du récit de miracle au Moyen Âge (Sigal (1985: 210-216)). Les doutes de l'évêque du Puy étaient probablement liés à sa connaissance de la relique byzantine de la Sainte-Lance qu'il avait eu l'occasion d'aller voir lors de son passage par Constantinople (Runciman (1950: 197-209)).

<sup>9</sup> La Sainte Lance n'est en effet pas le seul objet sacré trouvé par les Croisés ; ils découvrent aussi un morceau de la Vraie Croix lors de la prise de Jérusalem. Voici le récit de Foucher de Chartres (2001: 82-83), qui cette fois y croit : "Il plut, à cette époque, au Seigneur que l'on trouvât dans Jérusalem une petite partie de la croix de Notre Seigneur ; ce trésor, enfoui depuis un temps reculé dans un lieu secret, nous fut alors découvert par un certain Syrien, qui, avec son père, l'avait autrefois caché et conservé".

<sup>10</sup> Raymond d'Aguilers (1824: 324) mentionne aussi un autre revenant, Enguerrand de Saint-Pol (mort à Ma`rrat al-Nu`mân). Ce dernier prédit à Anselme de Ribemont qu'il aura le lendemain une très belle demeure. Anselme va en fait mourir : cette demeure n'est autre que la demeure céleste des martyrs.

<sup>11</sup> Son couronnement est mis en valeur par une lettrine historiée du manuscrit BN, fr 786, un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle du nord de la France (Leclercq (2009: 21-49)).